



« J'ai perdu l'essentiel de mon métier » : des enseignants racontent trois mois d'école à distance

La fermeture des écoles en raison de l'épidémie de Covid-19 a bouleversé le quotidien de milliers d'enseignants, obligés d'inventer et d'assurer la « continuité pédagogique ». L'annonce paraît irréaliste à Sophie*. Sous l'effet des quelques mots prononcés par le président de la République, jeudi 12 mars au soir, 12,7 millions d'élèves et leurs enseignants basculent, du jour au lendemain, dans l'enseignement à distance pour endiguer l'épidémie de Covid-19 « Quand je dis au revoir à ma classe le vendredi soir, je n'imagine pas que je ne reverrai pas mes élèves de l'année... », raconte aujourd'hui cette enseignante de CP à Lille.

Etant donné la situation sanitaire et l'angoisse qu'elle crée alors dans les écoles, la nouvelle est accueillie avec soulagement. Mais les conséquences de cette décision ne tardent pas à donner le vertige aux 870 900 enseignants, de la maternelle au lycée, sur lesquels repose, désormais, la « continuité pédagogique ».

Comment transmettre sans être face aux élèves, sans les voir en chair et en os ? Quelle quantité de travail envoyer pour ne pas les noyer ? Faut-il privilégier les cours en visioconférence, les vidéos mises en ligne ou bien les cours en PDF pour qu'ils aient une trace écrite ? Autant de questions auxquelles les enseignants ont dû faire face sans aucune préparation.

« Nous étions perdus, les élèves aussi »

« Ça a été un tsunami », se souvient Virginie*, professeure d'histoire-géographie en collège, qui a répondu, comme plusieurs dizaines d'enseignants, à un appel à témoignages lancé par Le Monde. Pour un métier fondé sur la transmission orale et l'interaction directe avec les élèves, travailler à distance, c'est tout repenser.

Les cours et leçons, qui doivent désormais être expliqués par écrit, sont à refaire. Les élèves, privés de la possibilité de poser leurs questions en classe, et les familles inquiètes se tournent vers les mails, qui arrivent par dizaines. Les copies et cahiers d'exercices sont remplacés par des documents Word ou des feuilles volantes prises en photo... « J'étais enchaînée à mon ordinateur dix heures par jour », résume Dominique*, professeure de lettres en collège. Pour elle comme pour beaucoup, les journées de travail ont vite rallongé.

Les outils numériques deviennent le seul moyen de garder le contact. Si certains enseignants les maîtrisaient déjà, d'autres n'en avaient même jamais entendu parler

Il y a aussi les familles qu'il faut appeler régulièrement pour le suivi des enfants qui ne sont pas autonomes, notamment en primaire. Et les trésors d'inventivité qu'il faut déployer pour rester ludique et enrichissant pour les plus petits, tout en essayant de ne pas submerger les parents, nécessairement associés à cette « continuité pédagogique »

Il faut également gérer des angoisses des élèves, décuplées pour les plus grands qui devaient décider d'une orientation pour l'année prochaine ou passer un examen et qui sont restés des semaines dans le flou. Lise*, professeure de mathématiques en lycée, raconte : « Ils ont eu énormément de questions, mais nous découvriions toutes les annonces par voie de presse, parfois elles changeaient à quelques heures d'intervalle en fonction du ministre qui parlait... Nous étions perdus, les élèves aussi. »

Les outils numériques deviennent le seul moyen de garder le contact. Si certains enseignants les maîtrisaient déjà, d'autres n'en avaient même jamais entendu parler. « QuiZinière, QCM Pronote, ENT, Padlet... J'en connaissais quelques-uns, mais j'ai réalisé très vite que je ne les maîtrisais pas et que je n'avais pas été préparée à affronter une telle situation », avoue Virginie*, jeune enseignante en collège. Ce sentiment est amplement partagé.

« Nous n'étions pas prêts ! »

« On était loin du discours officiel consistant à dire que nous étions prêts », assure Nicolas*, professeur d'histoire-géographie. Plusieurs enseignants rappellent, par exemple, que, durant plusieurs jours, les serveurs de l'éducation nationale n'ont pas supporté les millions de connexions simultanées, obligeant le recours à d'autres outils – qui n'étaient pas compatibles avec le règlement général sur la protection des données – comme Zoom, Discord ou WhatsApp, pour ne pas perdre d'emblée le lien avec les élèves. « Je ne me suis pas sentie guidée par mon ministère ou ma hiérarchie, on nous a demandé d'improviser avec les moyens du bord », tance Virginie.

Histoires enregistrées et envoyées aux parents en maternelle, exercices d'écriture pour raconter le confinement et « visioconférence lecture » en CP, vidéos mises en ligne, expériences à réaliser à la maison en sciences... Pour beaucoup d'enseignants, cette période aura été l'occasion de « se réinventer », d'« améliorer ses compétences numériques » ou de « découvrir de nouvelles ressources pédagogiques » « Mais j'ai perdu l'essentiel de mon métier, déplore Laurence*, professeure des écoles : le contact avec les enfants, leur transmettre des savoirs, les pousser à réfléchir, les faire grandir... »

Loin de l'établissement scolaire qui garantit à tous les mêmes conditions d'apprentissage, les enseignants ont dû s'adapter aux difficultés sociales et logistiques de chacun. « Garder le contact avec les élèves a été le principal sujet d'inquiétude », dit Nicolas. « Des élèves ne pouvaient pas travailler, car le matériel à la maison était obsolète ou inexistant, les parents eux-mêmes étaient en difficulté, certains élèves s'occupaient des frères et sœurs, car les parents travaillaient... », détaille Samya, enseignante en lycée professionnel en Seine-Saint-Denis.

Ces contraintes n'épargnent pas les enseignants eux-mêmes. « Non, je n'ai pas fait cours en visioconférence, se justifie Chloé*, professeure d'espagnol en collège, qui a préféré les envois de documents. J'ai deux enfants de 3 et 7 ans à la maison, j'en fais quoi pendant que j'enchaîne les visio avec mes 170 élèves ? » D'autres déplorent une connexion défaillante, notamment en zone rurale, ou un matériel informatique inadapté. « Nous travaillons avec notre matériel et nos outils, l'éducation nationale ne nous équipe pas », précise la plupart d'entre eux.

« Je crains que les liens ne se rompent totalement »

Mais quels que soient les moyens à leur disposition, le principal objectif de cette période reste le même : ne pas perdre les élèves. Et il y a eu de bonnes surprises : « Certains ont eu un comportement exemplaire, ils ont été concentrés, assidus, motivés. Loin de leurs camarades un peu trop bavards, certains se sont révélés et font un troisième trimestre exceptionnel », assure Maëlle*, qui enseigne la physique-chimie en lycée.

Mais, et c'est là le plus grave pour ces enseignants, tous ont aussi assisté à l'éloignement inexorable, voire à la perte d'une partie de leurs élèves ; parfois la majorité dans les territoires les plus défavorisés. Ceux qui sont restés injoignables et qui sont les plus faciles à remarquer. Mais aussi ceux qui sont habituellement portés par la pédagogie de leurs professeurs ou la dynamique de leur classe et qui ont perdu le fil malgré leurs efforts. Ou encore ceux pour lesquels le personnel enseignant, du fait de la distance, n'a pas pu repérer les inattentions, incompréhensions, pertes de motivation.

« Pour les élèves que l'on perdait déjà avant le confinement, ceux qui ne trouvaient pas sens à leur présence au lycée, ceux qui avaient été mal orientés, nous n'avons rien pu faire. En perdant le contact physique, on les perd définitivement », déplore Maëlle, qui, à l'heure de remplir ses livrets scolaires, en a « les larmes aux yeux de rage et de frustration »

Et la réouverture partielle des écoles ne suffira pas à rétablir ce lien décousu et à combler les fossés qui se sont créés entre élèves. Ceux qui sont revenus en classe sur la base du volontariat n'y sont que quelques jours par semaine, d'autres n'y reviendront pas avant septembre. L'enseignement à distance reste donc indispensable pour tous les élèves et incontournable pour les enseignants. Nombreux sont ainsi ceux qui disent - malgré les demandes ministérielles - devoir cumuler présentiel et distanciel pour ne pas léser les enfants qui ne sont pas en classe.

Laurence*, enseignante en REP + dans une école primaire en zone rouge jusqu'au 2 juin, ne reverra ainsi que 9 de ses 23 élèves avec la réouverture de l'établissement, ceux qui répondaient le mieux au distanciel : « Les plus éloignés de l'école resteront chez eux et je ne pourrai

concrètement avoir de contact avec eux que les lundis et mardis [lorsqu'elle ne fera pas cours en présentiel]. Je crains que les liens déjà distendus ne se rompent totalement. »

Ces « décrocheurs » cristallisent des craintes qui se déclinent en de longues litanies de questions sans réponse. « J'ai introduit de nouvelles notions, qui les aura assimilées ? Dans certaines classes, un tiers des élèves m'ont renvoyé leur travail, que va-t-on envisager pour les autres ? Nos moyens seront-ils augmentés pour pallier les difficultés et nous permettre de constituer des groupes de travail à effectif réduit ? »

La rentrée de septembre pourra-t-elle seulement se faire dans des conditions normales ? Les professeurs l'affirment : pour leurs élèves, quels qu'ils soient, l'onde de choc de ces quatre mois loin de l'école dépassera largement le mois de septembre, voire l'année 2020. Et pour le corps enseignant aussi.

* Les enseignants ont requis l'anonymat.

Eléa Pommiers